

«Malraux nous dit : “La tâche la plus importante qui s’offre à la pensée contemporaine c’est de fonder la notion d’homme”», entretien accordé à Albert Ollivier, *Combat* [Paris], n° 764, 15 novembre 1946, p. 1 et 2.

---

**André Malraux**

### **Fonder la notion d’homme**

Au lendemain de la conférence qu’il a faite le 4 novembre à l’U.N.E.S.C.O. sur «l’art et la culture», nous avons posé à André Malraux quelques questions sur les problèmes qu’il a évoqués. Voici question et réponses telles qu’elles ont été immédiatement sténographiées. – A. O.

Dans l’ordre de l’esprit, Malraux, quelle est, à votre avis, la caractéristique de notre époque ?

— Depuis la Libération ?

— Oui.

— Le mensonge.

Vous m’avez demandé, il y a plus d’un an, quel serait le titre le plus souhaitable pour un nouvel hebdomadaire, et je vous ai répondu : *La liberté de l’esprit*. Je ne trouve pas que ça ait changé.

Vous souvenez-vous du passage de *L’Espoir*, où l’intellectuel dont le fils vient d’être aveuglé dans un combat, répond à l’aviateur qui l’interroge : «Le seul espoir qu’ait la nouvelle Espagne de garder en elle ce pour quoi vous combattez, vous, mon

filis et beaucoup d'autres, c'est que soit maintenu ce que nous avons des années enseigné de notre mieux : la qualité de l'homme». Le problème est devenu plus grave encore qu'il ne l'était en Espagne.

### **La droite en art a cessé d'exister**

— Dans la vie pratique courante, on identifie souvent la «qualité de l'homme» avec une catégorie sociale déterminée. Qu'en pensez-vous ?

— Je sais bien qu'il n'est que trop facile de définir par la qualité les sentiments d'une classe ou d'une caste privilégiée. Il n'est pas question de ça, et c'est pourquoi le problème est à la fois si grave et si pressant.

— Dans le passage de *L'Espoir* auquel vous faisiez allusion et dans votre conférence à la Sorbonne, la qualité de l'homme est recherchée et perçue à travers les cultures et les civilisations. Mais les unes et les autres – comme vous l'avez montré – changent de forme. Que va-t-il advenir des nôtres ?

— L'interview d'André Breton publiée dans *Le Littéraire*, la conférence sur Picasso à la Sorbonne me paraissent des symptômes qui portent au moins à réfléchir. Il ne s'agit pas du tout de passage de la gauche à la droite : Picasso n'est pas allé à la Sorbonne, c'est la Sorbonne qui est allée à lui; André Breton n'est pas allé au *Littéraire*, c'est-à-dire au *Figaro*, c'est le *Littéraire* qui est allé à lui. Les reproductions des tableaux de l'un et les déclarations de l'autre eussent pu figurer dans la revue la plus avancée de 1935, et n'impliquent pas la moindre compromission.

Le fait nouveau, c'est que ce qu'on appelait la droite en art a cessé d'exister.

Il n'y a plus de poètes maudits

On peut dire qu'il se passe quelque chose de semblable en politique, et pourtant la question n'est pas tout à fait la même. La droite traditionnelle n'a plus guère de force profonde; la droite qui se disait centre (de Poincaré à certains ministères radicaux) a perdu son poids; et la gauche politique semble triompher de la même façon que la

gauche littéraire. Bon. Mais un puissant mouvement de polarisation s'est déclenché à travers l'Europe et malgré les apparences et les tripartismes, (et bien que ce ne soit nullement sur les notions de droite et de gauche telles qu'elles existaient avant la guerre) cette polarisation se poursuit dans toute l'Europe occidentale.

Mais en art, je ne vois pas naître de polarisation. Je vois au contraire en disparaître une : celle qui a commencé lorsque les grands artistes sont devenus, inconsciemment les premiers, consciemment les autres, des accusateurs. IL N'Y A PLUS DE POÈTES MAUDITS. La voix de Nietzsche perdrait aujourd'hui le plus saisissant de son accent, parce que ceux que Nietzsche accuse seraient prêts d'avance à lui donner raison, ou à faire semblant...

Or, pensez que ce qu'on a appelé la rupture entre l'artiste et la société (et qui est bien autre chose : la nécessité pour l'artiste de créer son génie contre les valeurs du monde dans lequel on il vit). Piero della Francesca, Michel-Ange, Racine, plus ou moins que d'autres, mais on les admirait. L'art maudit commence avec la vieillesse de Rembrandt.

### **Il faut une Eglise pour succéder à une Eglise**

En littérature, la révolte commence avec Rousseau, lorsque la prédication éthique devient une fonction de la littérature. On peut ne voir dans le Vicaire Savoyard qu'un hérésiarque parmi d'autres : reste à savoir si une hérésie qui veut se fonder sur la raison ne se sépare pas de celles qui l'ont précédée. Mais le fait nouveau est que la fiction (donc le talent littéraire) devient le moyen d'expression de l'hérésie. Tentant de substituer l'éthique à une religion dont la structure est très affaiblie, Rousseau la substitue du même coup à la politique. Mais au système de valeurs qu'il attaque, il en substitue un autre – celui de l'individu et de son système politique, la démocratie. Au milieu du siècle tout change. Baudelaire ne succède pas à Hugo comme Hugo succédait à Rousseau; à l'Eglise militante où se rejoignaient Whitman et Hugo, succède une Thébaïde. Les arts, au XVII<sup>e</sup> siècle, avaient convergé vers une esthétique commune, mais peintres, poètes et musiciens s'étaient mal connus. Si les arts désormais divergent, les artistes se connaissent et ne connaissent plus qu'eux. Dans leur société fermée, l'art

a pris la place de l'éthique. Il est la raison d'être de l'homme, à la fois justification et moyen d'expression d'une accusation quasi permanente du monde. Devant l'Etat comme devant l'Eglise, le joueur de quille Malherbe était indifférent, mais soumis. Baudelaire (sauf pendant quelques jours) est indifférent, mais il n'est pas soumis.

### **La liberté de l'esprit et la culture**

Depuis la Libération, la Thébaïde est victorieuse. Mais un peu surprise de sa victoire, gênée de ne plus trouver cet ennemi qui faisait partie de sa vie. Il faut une Eglise pour succéder à une Eglise, non une Thébaïde. C'est pourquoi celle-ci cherche par tous les moyens, y compris les plus élémentaires, à se délivrer de sa solitude. Et tout le problème de la culture moderne est de savoir comment elle y parviendra.

### **La révolte**

Bien entendu, je ne pense pas un seul instant que nous allons revenir à une communion de cathédrales dans laquelle Rimbaud ou Picasso joueront le rôle des imagiers de Chartres. La gauche triomphante n'a nullement «remplacé» la droite qu'elle a vaincue : elle a imposé une «autre fonction» de l'art.

Je ne crois pas en art à un nouveau moyen âge. Pas plus en Amérique qu'en Russie, et pas plus en Russie qu'en Amérique. La culture soviétique, en Russie, est de toute évidence une culture rationaliste.

### **L'art et la collectivité**

— Le rationalisme peut se définir de différentes manières. Mais il implique aussi une conception «progressiste» de la création artistique et des rapports de l'œuvre d'art et du public. Dans la préface du *Temps du Mépris* vous écrivez : «L'individu s'oppose à la collectivité, mais il s'en nourrit». Comment concevez-vous ces rapports dans le monde actuel ?

— Il serait beaucoup trop long de développer ce que je pense que la création artistique et de la relation de l'œuvre d'art avec celui qu'elle intéresse. Mais je crois que

l'art de notre temps ne s'adresse pas à tous les hommes, et qu'il ne s'adressera pas plus à tous les prolétaires, hélas ! qu'il ne s'adressait à tous les aristocrates, ou à tous les bourgeois.

Ce que je crois indispensable, c'est que tous puissent être «atteints» par lui. Il est certain qu'au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles, beaucoup d'hommes dont il eût pu devenir la vie même n'ont jamais eu de contact avec lui. Et que, malgré le développement des techniques de reproduction, il en est ainsi aujourd'hui dans une large mesure.

— Et quel serait le remède possible ?

— Je voulais faire, dans chaque chef-lieu de département, une Maison de la Culture. Envoyer au grenier (il est absurde de détruire quoi que ce soit) les navets académiques qui encombrant les musées de provinces. Les remplacer par les cent chefs-d'œuvre capitaux de la peinture française épars à travers le monde, reproduits en couleur et en vraie grandeur, et présentés avec le même respect que les originaux. Dans ce cadre, établir des centres culturels donc chacun aurait disposé gratuitement de toutes les reproductions, et de tous les disques; enfin de tous les livres qui touchent la culture, le plus largement comprise.

— N'eût-il pas fallu des sommes énormes ?

— Le dépôt légal porté à cinquante exemplaires et appliqué aux disques comme aux livres eût permis la diffusion de toute la production de qualité, sans dépenser un sou. Le texte détaxant les films de qualité impliquait qu'après un an des copies de tous les films détaxés fussent données gratuitement à l'organisme culturel central, qui les eût fait circuler. L'accord avec divers pays qui envisageaient d'appliquer ce projet à leurs Universités, et de payer un certain nombre des éléments que nous leur aurions fournis, eût permis d'exécuter l'ensemble du projet avec un budget dérisoire d'environ 800.000 fr., qui ne soulevait aucune objection.

Je souhaite que ce projet soit repris.

## **Le conditionnement**

— Pour revenir au rationalisme, il s'est souvent manifesté, depuis un siècle, pour juger, expliquer les œuvres d'art en fonction de la condition sociale ou physique de l'artiste. Quelle valeur accordez-vous à ces théories ?

— Je crois que les «philosophies du conditionnement» appliquées à l'art ne mènent vraiment pas très loin. Il est évident que le déterminisme auquel succédaient le marxisme et la psychanalyse (je ne parle de l'un et l'autre que dans leur relation avec l'art), et que l'esthétique à laquelle ils s'opposaient aussi, avaient tenu une place telle qu'on avait grande envie de voir changer les perspectives. (Et puis, en face d'une grande œuvre, le lecteur espère toujours un peu comprendre «comment c'est fait»). Mais, en définitive, leur valeur est exclusivement négative : il est évident que l'œuvre de Balzac n'existerait pas sous la forme que nous connaissons si la Révolution française n'avait pas conduit la bourgeoisie au pouvoir, mais il est non moins évident qu'elle n'existerait pas non plus si Mme Balzac mère était morte pendant qu'elle était enceinte. Il est probable que «La Conscience» de Victor Hugo n'existerait pas si Victor Hugo n'avait eu cette «obsession de l'œil» que connaissent bien les psychanalystes et qui est assez répandue; mais il est évident aussi qu'il y a des obsédés de l'œil en grand nombre, qu'il y en a pas mal qui ont écrit des poèmes, et qu'il n'y a que Victor Hugo qui ait écrit «La Conscience». Et que ce qui nous intéresse d'abord, c'est la qualité du poème.

Aussi longtemps que l'intérêt apporté aux œuvres d'art est d'ordre sociologique, aussi longtemps que l'on s'intéresse à l'art, avant tout, dans son histoire, une philosophie comme le marxisme apporte beaucoup; mais à partir du moment où le problème essentiel devient celui de la qualité, les théories du conditionnement ne résolvent plus grand-chose. Disons, si vous voulez, qu'au mieux elles expliquent les morts et n'expliquent pas la vie.

## **Poésie et civilisation**

Toute poésie implique la destruction du rapport qui nous semble évident entre les choses, au bénéfice de rapports particuliers imposés par le poète. Son moyen d'imposer

ces rapports particuliers est évidemment la métaphore. Bien sûr, le domaine des métaphores dont dispose le poète peut être circonscrit. Je ne dis pas qu'une civilisation militaire (l'assyrienne, par exemple) créera des métaphores à la Déroulède, mais je dis que le système de métaphore dans lequel s'exprime le poète de cette civilisation recoupe des sentiments et des sensations dans lesquels le combat joue un grand rôle, et joue le rôle de valeur. L'essentiel est ceci : les métaphores des civilisations militaires ne sont pas l'expression rationnelle de valeur pastorale.

C'est précisément le génie du poète de découvrir les métaphores qui mobilisent dans celui qui les écoute les sentiments qui sont liés à sa civilisation, sans qu'elles en soient l'expression rationnelle. Et ce qui nous intéresse, c'est précisément cette découverte. Elle s'exerce à l'intérieur d'un «conditionnement», mais elle lui échappe dans la mesure précise où elle devient art.

### **Il y a dans l'homme des sentiments éternels**

Ce qui risque de nous égarer, c'est que sous les formes particulières des civilisations, dont les vastes domaines de métaphores sont après tout classables, il y a dans l'homme des sentiments éternels : ceux qui naissent de la nuit, des saisons, de la mort, du sang (tout le grand domaine cosmique est biologique). C'est leur permanence que nous trouvons évidemment chez les Hindous, comme chez Homère, chez les Chinois comme chez les modernes, dès que ces derniers font de nouveau appel aux sentiments. C'est elle que nous retrouvons dans le cinéma tragique, elle qui a donné l'illusion d'une permanence de la métaphore vers quoi toute poésie converge, alors qu'à la vérité ce domaine cosmique ne prend toute sa force qu'en s'incarnant à travers les métaphores particulières à chaque civilisation.

Je me souviens d'avoir vu en Espagne rentrer un de nos aviateurs blessés, dans un avion de chasse ensanglanté. L'avion fut caché sous les oliviers. Le lendemain matin, la rosée perlait sur le sang à peine séché de la carlingue, le sang teintait chaque goutte, et il semblait que la résurrection de la rosée ait pris en elle la blessure pour l'entraîner dans son cycle éternel. La renaissance du jour prenait toute sa force pathétique, parce qu'elle s'incarnait à la fois dans la terre, dans cet avion et dans ce sang. C'était cette incarnation

qui donnait à ce spectacle un si saisissant accent; c'est de la succession d'incarnations semblables, trouvées par le poète, que vit la poésie.

Or, une philosophie du conditionnement nous montre peut-être ce que le poète ne peut pas incarner, mais ne nous révèle rien d'essentiel sur son acte d'incarnation.

### **La Russie, l'Amérique et l'Europe**

— Votre exemple porte sur l'incarnation de mythes éternels. Mais il y a aussi, vous l'avez dit, l'Europe et le monde moderne.

— Il n'est pas tellement facile de savoir ce que pensons de l'Europe. Les différentes nations européennes, sauf (et encore) devant une menace exceptionnelle, ressentent infiniment plus leur différences que leurs ressemblances. Ce qui nous a surtout fait croire à l'Europe, c'est la Chrétienté. Mais la Chrétienté était autre chose.

Elle n'était à aucun degré une notion rationnelle, quelque chose comme un fédéralisme : elle était une unité de passions. Mais l'idée de fédéralisme, qui peut parfaitement avoir une valeur politique, n'a évidemment aucune valeur culturelle.

Nous avons l'impression, ou l'illusion, qu'une culture américaine est en train de s'établir ; qu'une culture soviétique est en train de s'établir ; et que quelque chose (mourant ou non, c'est toute la question), qui s'appelle l'Europe, garde un poids considérable.

On peut considérer que l'absence de passé est, pour l'Amérique comme pour la Russie, sur un certain plan, une force. La revendication de l'héritage mondial au nom du prolétariat, telle que l'entend la Russie; l'absence de tradition, mais aussi de préjugés, de l'Amérique; le fait que cette dernière soit une civilisation dans laquelle la terre ne joue aucun rôle – une civilisation citadine – ne sont pas des réalités négatives. Mais en notre temps où la reproduction donne peu à peu à chacun la possession d'un musée imaginaire qui embrasse le monde tout entier, les perspectives de ce musée imaginaire continuent à être imposées par l'Europe occidentale et, nommément, par la France.



Il n'y a pas de raison que l'héritage plastique du monde soit envisagé sous la forme d'un conflit de cultures.

J'ai dit, depuis 1940, qu'une culture atlantique était en train de se former. Mais je ne crois nullement que cette culture soit fondamentalement américaine. Je crois même que certaines de ses valeurs ne seront pas américaines du tout, au sens où nous parlons aujourd'hui de valeurs américaines. Je crois que si une culture communiste s'établissait sur l'Europe, un certain nombre de ses valeurs ne seraient pas russes, et je crois que la musique russe pèsera sur la culture de l'Atlantique, quoi qu'il arrive, comme le cinéma américain pèsera sur la culture communiste, quoi qu'il arrive.

### **Le destin de l'Europe**

— Nous voyons assez bien un certain nombre de valeurs américaines et de valeurs soviétiques, parce qu'elles sont nouvelles, mais quelles sont les valeurs européennes, étrangères aux unes et aux autres, qui vous paraissent exister encore en face des premières ?

— Mon cher Ollivier, l'interview devant être un animal de pelage clair, je vais prendre un symbole avec ce que tout symbole implique d'un peu gros. Et je vous dirai : Michel-Ange. On a beaucoup parlé de la déshumanisation de l'art et du retour à la barbarie. Assurément les arts barbares sont entrés dans notre domaine et nous leur sommes sensibles. Mais, si nous faisons le bilan des peintres qui doivent à nos cinquante dernières années leur résurrection, nous trouvons le Greco, Vermeer, Piero della Francesca, Dumesnil, La Tour. Nous n'avons pas seulement ressuscité les fétiches, mais aussi un des plus grands styles de l'Occident.

L'Univers créée par Cézanne n'est pas un univers de fétiches. Au surplus, si l'influence de Michel-Ange et de Rembrandt est aujourd'hui nulle en peinture, ils demeurent l'un et l'autre, pour nous, de très hautes valeurs de culture. Ce qu'ont en commun, dans une certaine mesure, nos peintres ressuscités, avec les figures de Chartres, Rembrandt et Michel-Ange, ce que ces deux derniers expriment au plus haut point, n'a d'équivalent ni en Amérique ni en Union Soviétique. Nous pouvons appeler

ça la volonté de transcendance ou autrement, mais nous voyons bien de quoi il retourne dès que nous pensons à eux.

Maintenant, attention : je ne demande pas que nos peintres fassent du pseudo-Rembrandt et nos sculpteurs du pseudo-Michel-Ange ! Les valeurs dont nous sommes en train de parler ne s'expriment de toute évidence que par une série de métamorphoses. Le successeur des sculpteurs de Chartres, c'est Rembrandt, et je ne sais pas plus que vous ce que être le successeur de Rembrandt. Le seul qui le sache, c'est celui qui le sera.

Résumons : dans l'ordre de la culture, je ne vois rien, dans ce qui peut s'opposer à l'Europe, qui l'ait encore dépassée. Je ne nous propose pas de devenir les rentiers de Michel-Ange. Je dis que la résonance héroïque et tragique de l'Europe n'est pas morte et que le rôle de l'Europe est d'en conquérir une nouvelle incarnation.

### **L'héritage du monde**

— Récemment, on a parlé de civilisation unique.

— Je pense que nous jouons sur les mots. Il est simplement évident que, même s'il n'y a qu'une civilisation, la culture égyptienne n'est pas la culture chinoise. Il est clair que notre civilisation est mise en question, mais il me semble évident aussi que la regarder comme nous regardons toute culture disparue (la culture égyptienne ou la culture romaine, par exemple) n'est pas tout à fait acceptable. Parce qu'il y a, entre toutes les cultures qui nous ont précédés et la nôtre, une différence fondamentale : c'est que, pour nous, ces cultures existent, alors que chacune d'elles était la négation de ce qui l'avait précédée.

Il est possible qu'on revendique l'héritage du monde ; nous ne revendiquons pas autre chose que celui d'une suite de métamorphoses, mais il est certain que nous sommes les premiers à revendiquer l'héritage du monde. Quant à savoir s'il n'y a qu'une civilisation, je me pose la question depuis un certain nombre d'années. Comme elle ne se résout évidemment pas par la simple croyance au progrès, il s'agirait de savoir ce qu'est cette civilisation qui transcende les cultures, c'est-à-dire de fonder la notion

d'homme. Un rien ! C'est sans doute la tâche la plus importante qui se pose à la pensée contemporaine.